

Gabrielle Roy, pionnière en paroles et en gestes*

par

Carol J. Harvey
University of Winnipeg
Winnipeg (Manitoba)

RÉSUMÉ

Cet article met en valeur certains aspects de la vie et de l'œuvre de Gabrielle Roy, la célèbre romancière manitobaine, qui font d'elle une pionnière. Dans sa vie, Roy fait preuve d'une indépendance rare à son époque en refusant le rôle stéréotypé accordé aux femmes de sa génération. Elle part seule en Europe et voyage un peu partout au Canada comme journaliste et reporter. Quant à son œuvre, elle est reconnue dès *Bonheur d'occasion* comme originale. De plus, dans bon nombre de ses romans, par les paysages et les personnages qu'elle décrit, Roy est parmi les premiers écrivains à faire connaître le Manitoba français et à inscrire les immigrants de diverses nationalités dans la littérature canadienne. En paroles et en gestes, Roy est digne de figurer parmi ces femmes du Manitoba français qui sont de véritables pionnières.

ABSTRACT

This article focusses on various pioneering aspects of the life and works of Manitoba's famous francophone author Gabrielle Roy. In her life, Roy shows remarkable independence for her time in refusing the stereotypical role allotted to women of her generation. She goes off to Europe on her own and also travels throughout Canada as a journalist and reporter. In her works, her very first novel, *The Tin Flute*, breaks with Canadian literary tradition. Her subsequent books are among the first to

*Cet article reprend des recherches menées depuis plusieurs années (Harvey, 1993) et présentées dans le cadre des colloques du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) et du colloque «L'Ouest français et la francophonie nord-américaine», tenu à l'Université d'Angers en juin 1994, aussi bien qu'au colloque sur «L'autre», tenu à la *Brock University* en octobre 1994.

show the faces and places of French Manitoba and to inscribe immigrants of many nationalities in Canadian literature. It can truly be said that by her words and deeds, Roy deserves a place among Franco-Manitoban women pioneers.

Il va sans dire que, de toutes les femmes écrivains du Manitoba francophone, Gabrielle Roy (1909-1983) reste la mieux connue. Son premier roman, *Bonheur d'occasion*, publié à Montréal en 1945, remporte un succès fulgurant. Pour ce roman, Roy mérite le Prix du Gouverneur général et devient la première femme élue à la Société royale du Canada; la traduction anglaise *The Tin Flute* est choisie comme livre du mois par la *Literary Guild of America*; et en France, *Bonheur d'occasion* est le premier roman canadien couronné par le prix Fémina (1947). Bref, le triomphe littéraire de Roy établit sa réputation auprès du public francophone et anglophone, au Canada et à l'étranger; en même temps, la critique littéraire reconnaît que ce roman, dont l'action se situe dans un quartier populaire de Montréal, rompt avec le «roman du terroir» traditionnel et marque ainsi un point tournant dans l'histoire du roman canadien-français. D'autres romans et d'autres honneurs suivront: elle donne aux lettres canadiennes une œuvre importante, composée de romans, recueils de nouvelles et contes pour enfants, ainsi que son autobiographie, *La détresse et l'enchantement*, publiée à titre posthume en 1984.

Pionnière dans le domaine littéraire, Roy l'est aussi dans sa vie¹. Elle figure parmi ces femmes du Manitoba «qui ont jeté des fondations nouvelles sur lesquelles d'autres ont pu s'appuyer par la suite dans leur élan vers une plus grande autonomie»². Née en 1909 dans la maison familiale de la rue Deschambault, Roy est la plus jeune des huit enfants de Mélina et Léon Roy. Après des études à l'Académie Saint-Joseph et un stage au *Winnipeg Normal Institute*, elle enseigne pendant huit ans dans des écoles rurales et urbaines de la province tandis que, pendant ses loisirs, elle participe aux activités théâtrales du Cercle Molière. Mais en 1937, rejetant le rôle réservé à la femme – «soigner, aider, éduquer dans la langue française et la foi catholique»³ –, elle quitte le Manitoba pour voyager en France et en Angleterre.

LE REFUS DU CONFORMISME

Avant de devenir romancière, Roy gagne sa vie comme journaliste et reporter. Au cours de son séjour de deux ans en Europe, elle rédige des articles sur diverses régions de la France et de l'Angleterre qu'elle visite. Et on peut s'étonner qu'en 1939, au moment où la guerre civile d'Espagne touche à sa fin, cette jeune femme monte jusqu'à Prats-de-Mollo, dans les Pyrénées-Orientales, à quelques kilomètres seulement de la frontière espagnole. Comme l'explique François Ricard,

[...] les partisans républicains sont en pleine déroute et fuient les représailles en cherchant refuge dans les villages français. À Prats-de-Mollo, l'horreur est à son comble, et Gabrielle, pendant quelques jours, participe aux secours du mieux qu'elle le peut. Mais elle est aussi là comme journaliste en herbe, pour voir la guerre de près et la dénoncer [...] (Ricard, 1996, p. 197)

Les pages de *La détresse et l'enchantement* que Roy consacre à cette expérience sont parmi les plus émouvantes de son autobiographie, avec leur accent sur les conséquences humaines de cette terrible guerre civile. Et Roy de s'écrier, quarante ans plus tard: «Ah Dieu! le spectacle que j'eus sous les yeux, dont le souvenir hante encore mes nuits avec des fragments d'horreur comme dans Guernica!» (Roy, 1988, p. 487). De retour au Canada, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, elle prend la décision de se fixer au Québec. Entre autres activités, elle parcourt le pays pour une série de grands reportages pour le compte du *Bulletin des Agriculteurs*; en 1942, elle est à Dawson Creek, où les États-Unis entreprennent la construction de la route de l'Alaska pour empêcher une invasion éventuelle des Japonais. Comme le souligne François Ricard, à cette époque, peu de journalistes masculins s'aventurent dans de tels endroits; pour une femme, c'est extraordinaire, car «[l]e journalisme féminin reste alors confiné le plus souvent dans des questions d'ordre personnel ou domestique, cuisine, mode, psychologie, éducation, soins du corps, etc.» (Ricard, 1996, p. 226). Il est clair que, comme journaliste, reporter ou envoyée spéciale, Roy est une véritable pionnière qui dépasse les limites du rôle assigné à la femme.

Avec le succès de *Bonheur d'occasion*, sa carrière de journaliste prend fin. Résidente du Québec, Roy est souvent

considérée comme une romancière de cette province. Mais s'il est vrai que Roy n'est plus jamais revenue dans sa province natale que pour de brefs séjours, elle n'en reste pas moins une femme du Manitoba français. Ne figure-t-elle pas d'ailleurs parmi les premiers écrivains à se servir du Manitoba comme cadre de leurs œuvres littéraires? À vrai dire, native de Saint-Boniface et membre de la communauté franco-manitobaine, Gabrielle Roy était fière de son héritage culturel. Si c'est Montréal qui sert de cadre à *Bonheur d'occasion*, l'action de son deuxième roman, *La Petite Poule d'Eau* (1950), est située au Manitoba, dans le cadre spatio-temporel de ses jeunes années. Et sur une quinzaine de livres qu'elle publie par la suite tout au long de sa carrière littéraire, rares sont ceux où le Manitoba ne figure pas. Dans ses textes abondent des descriptions lyriques des plaines et du ciel de la Prairie ou de l'espace liquide du lac Winnipeg. De même, sa voix est bel et bien une voix manitobaine⁴.

Pour s'en rendre compte, il suffit de passer en revue les principales œuvres de Roy qui s'inspirent de l'Ouest canadien et tout particulièrement du Manitoba: *La Petite Poule d'Eau* (1950), *Rue Deschambault* (1955), *La route d'Altamont* (1966), *Un jardin au bout du monde* (1975) et *Ces enfants de ma vie* (1977). Nous verrons tout d'abord la place particulière que Roy accorde à la vie des francophones du Manitoba. Cependant, sa recherche d'ouverture l'amenant aussi à mettre en scène des représentants d'autres nationalités qui ont peuplé l'Ouest canadien, nous nous intéressons par la suite à écouter au niveau de l'énoncé cette voix inclusive de Roy, une des premières à véhiculer un message de tolérance et de respect pour l'autre. Nous voudrions également attirer l'attention sur la représentation de la femme dans l'œuvre manitobaine de Gabrielle Roy; à cette fin, nous tâcherons de saisir la voix de la romancière au fil de ses commentaires sur le rôle que la société de l'époque assigne à la femme. Toutes ces facettes de son œuvre manitobaine mettront en évidence le rôle de Roy comme pionnière dans le domaine de la littérature.

REFLETS DU MANITOBA FRANÇAIS

Comme nous venons de le souligner, dans les textes narratifs de Roy, les paysages et les personnages reflètent souvent le Manitoba français. Dans des œuvres comme *La Petite*

Poule d'Eau, Rue Deschambault et *La route d'Altamont*, Roy met en vedette des familles canadiennes-françaises de Saint-Boniface ou d'autres régions francophones de la province. Dans le premier roman, nous faisons la connaissance de Luzina Tousignant et de sa famille qui habitent la région isolée de la Petite Poule d'Eau, à une centaine de kilomètres au nord de Sainte-Rose-du-Lac (Manitoba), où Roy avait elle-même passé un été comme institutrice avant de partir pour l'Europe; dans les deux œuvres postérieures, la famille de la jeune Christine demeure rue Deschambault, à Saint-Boniface, comme autrefois la jeune Gabrielle, et rend visite à la parenté qui habite à la campagne, dans les villages de la montagne Pembina, au sud-ouest de Winnipeg.

Dans ces textes narratifs, Roy crée un espace fictif qui offre aux Franco-Manitobains la validation de l'écrit. Considérons à titre d'exemple mademoiselle Côté, la première institutrice à arriver dans l'île de la Petite Poule d'Eau, qui fait aux enfants de Luzina et d'Hippolyte une leçon d'histoire valorisante. Le discours de mademoiselle Côté porte sur le rôle des Canadiens français en Amérique du Nord, premiers colons, premiers bâtisseurs du pays. Elle nomme les explorateurs du Nouveau-Monde, héros de l'espace, coureurs de bois et coureurs de plaines qui avaient découvert le chemin des Grands Lacs, les Rocheuses, le Mississippi... Cette enseignante dévouée réussit tant et si bien à rendre les enfants fiers de leur héritage français que Miss O'Rorke, l'enseignante «anglaise» qui suit, ne peut guère léser leur identité culturelle. En dépit des protestations de cette «vieille fille de l'Ontario», selon laquelle «[l]e gouvernement est anglais, la province est anglaise [...] vous devez vous mettre avec la majorité et la volonté générale» (Roy, 1993a, p. 93), les enfants entendent préserver leur langue et leur culture malgré leur isolement dans cette île éloignée du Manitoba.

Le thème identitaire qui traverse les écrits de Roy se retrouve dans des articles de journal échelonnés tout au long de sa carrière et dans lesquels elle fait état des obstacles que rencontre sa communauté linguistique dans la société majoritaire anglo-manitobaine. Dans «Comment nous sommes restés Français au Manitoba», texte publié à Paris en 1939, elle raconte les leçons de français enseignées en cachette par suite de

l'abolition des écoles françaises, mesure législative qui frappe la communauté en 1916; elle explique de même la création de l'Association d'éducation des Canadiens français du Manitoba, dont le mandat est d'encourager les élèves francophones à ne pas négliger leur langue maternelle, même si le français n'a plus droit de cité qu'une heure par jour (Roy, 1939). L'année suivante, rentrée au Canada, Roy signe dans *La Revue populaire* de Montréal un article intitulé «Où en est Saint-Boniface?». Après avoir passé en revue les organismes qui véhiculent la langue et la culture françaises, Roy en arrive à conclure:

Par la volonté de l'Association d'Éducation, par le dévouement de ses instituteurs, par l'esprit de combat des Jésuites, par l'action de *La Liberté*, hebdomadaire français du Manitoba, par le prestige du Cercle Molière, Saint-Boniface contribue largement à la diffusion de la culture française [...] Îlot perdu dans une mer hostile, Saint-Boniface pourrait adopter une devise inspirée de celle de Paris: "Je vogue et ne suis point submergé" (Roy, 1940, p. 68).

Le sujet revient dans son discours à la Société royale du Canada en juin 1954. Intitulé «Souvenirs du Manitoba», ce discours détaille le «singulier programme d'études» qu'il a fallu suivre dans cette province pour apprendre «la langue de la survivance, de la cause canadienne-française» (Roy, 1954). De même, dans «Le Manitoba», article publié en 1962, elle reconnaît que «la lutte [pour maintenir le français] est vive et difficile» (Roy, 1996, p. 119). Et abordant le même sujet en 1970 dans «Mon héritage du Manitoba», elle avoue la «[d]ifficulté d'être irrémédiable des Canadiens français du Manitoba et d'ailleurs!» (Roy, 1996, p. 161).

Dans ces textes, tant journalistiques que narratifs, chargés de souvenirs personnels (n'est-ce pas Roy elle-même, qui avait passé un été comme enseignante dans la région de la Poule d'Eau, et qui se profile derrière mademoiselle Côté?), la romancière ne cesse de projeter une image valorisante des Franco-Manitobains. Ces derniers appartiennent à une communauté culturelle, à laquelle ils sont liés par la langue française. Si, au Manitoba, l'anglais est devenu la langue de prestige et de promotion dans la société majoritaire, le français reste néanmoins le reflet des valeurs culturelles transmises de génération en génération. Envisagée de ce point de vue, la langue de la grand-mère de Christine dans *La route d'Altamont* est une source de fierté et non de honte, avec ses mots et

expressions «qui devaient remonter au temps où arrivèrent au Canada les premiers colons de France» (Roy, 1993c, p. 9). De même, l'enfant Christine et le vieillard, monsieur Saint-Hilaire, participent à travers les générations au même héritage culturel et, comme les enfants Tousignant, leur imaginaire se nourrit des mêmes héros:

- La Vérendrye. Je suis La Vérendrye.
- Oh la la! Oh la la! C'est quelqu'un, ce monsieur La Vérendrye. Oh la la! Le plus grand explorateur du Canada! Et, si je ne m'abuse, voilà au moins cent ans qu'on ne l'a revu par ici.
- Cent ans au moins... et je dois aller découvrir toutes les terres à l'ouest jusqu'aux Montagnes Rocheuses [...] Si je ne suis pas tuée en route, avant ce soir j'aurai pris possession de l'Ouest pour le Roi de France.
- Ah, voilà qui est une bonne idée, applaudit le vieillard, d'aller la première, avant les Anglais, assembler ces terres sous notre drapeau. Bon voyage, bon voyage [...] (Roy, 1993c, p. 41)

Que Roy affiche constamment dans l'ensemble de ses écrits l'héritage culturel des Franco-Manitobains et la langue française, cela montre l'importance qu'elle accorde à l'affirmation de l'identité des francophones face à la majorité anglophone de la province. Point n'est besoin de souligner, d'ailleurs, que pour Gabrielle Roy, parler des francophones du Manitoba, c'est parler d'elle-même. Mais si la thématique identitaire imprègne aussi le discours autobiographique de *La détresse et l'enchantement*, le ton en est nettement moins positif. «Quand donc ai-je pris conscience pour la première fois que j'étais dans mon pays, d'une espèce destinée à être traitée en inférieure?» demande-t-elle dès l'incipit (Roy, 1988, p. 11), rappelant l'humiliation maintes fois ressentie au Manitoba pendant ses jeunes années. La figure de la narratrice, obsédée par des sentiments de non-appartenance, d'infériorité et de dévalorisation, traverse cet espace autobiographique. Dans les rues de Winnipeg, aux grands magasins comme *Eaton's* ou dans une boutique huppée, elle se sent souvent tenue de rester à sa place – «la seconde» (Roy, 1988, p. 86). Cette expérience de l'altérité, perçue comme inférieure et dévalorisante, conditionne ses souvenirs du Manitoba. Qui plus est, à chaque occasion, la marque de son appartenance au groupe inférieur, c'est la langue française. Cette langue fait de sa mère et d'elle-même des objets de curiosité; elle les signale comme différentes.

[...] Cette humiliation de voir quelqu'un se retourner sur moi qui parlais français dans une rue de Winnipeg, je l'ai tant de fois éprouvée au cours de mon enfance que je ne savais plus que c'était de l'humiliation [...] (Roy, 1988, p. 13)

De telles expériences de l'altérité, perçue comme inférieure et dévalorisante, conditionnent les souvenirs que Roy garde du Manitoba. Pour cette raison, il se peut que les textes narratifs de Roy lui offrent – à elle comme aux autres francophones du Manitoba – non seulement la validation de l'écrit mais aussi la revalorisation par l'écrit.

INSCRIPTION DE L'AUTRE

Cependant, dès la publication de *La Petite Poule d'Eau*, l'on ne manque pas de constater l'intérêt que Roy porte aussi à la mosaïque canadienne et à la vie des gens des autres minorités. En effet, la diversité ethnique et religieuse de la province se trouve reflétée dans ce premier roman manitobain où figurent des personnages d'origine ukrainienne, Nick Sluzick et Ivan Bratislovsky, un marchand juif, Abe Zlutkin, des Islandais comme la famille Bjorgsson et Olaf Petersen, des trappeurs métis, les Mackenzie et les Parisien, sans parler de Miss O'Rorke, l'institutrice «anglaise». Il en est de même dans les dix-huit nouvelles de *Rue Deschambault*. Si Roy y privilégie la vie de la famille franco-manitobaine de Christine, on y rencontre aussi des Noirs, un couple italien, Wilhelm, un jeune Hollandais, et Mrs. O'Neill, «venue tout droit d'Irlande habiter une maison de la rue Desmeurons» (Roy, 1993b, p. 92). Dans les textes narratifs de ce recueil, il est question aussi des groupes d'immigrants venus s'établir dans l'Ouest canadien, les Doukhobors, que Roy décrit dans un reportage des années quarante comme un «peuple longtemps malheureux, longtemps persécuté» (Roy, 1996, p. 29) et une colonie de Blancs-Russiens ou «Petits-Ruthènes». Par le biais des observations de Christine, la narratrice, Roy laisse entendre l'attitude de la société envers ces autres: la méfiance et l'ignorance à l'égard des Noirs, l'accueil mitigé fait au couple italien, l'intolérance des parents envers le cavalier hollandais et les préjugés auxquels tous les immigrants doivent faire face. En montrant ces personnages sous un jour favorable, Roy ne laisse pas de doute sur la sympathie qu'elle éprouve à leur endroit.

Si, dans les années cinquante, Roy s'est contentée de constater la présence de l'immigrant dans l'Ouest et d'observer cet Autre d'un œil sympathique, dans les années soixante-dix, elle met l'immigrant au centre du texte et lui accorde un droit à l'existence. De ce fait, les immigrants occupent un espace fictif beaucoup plus large dans *Un jardin au bout du monde*. Ce recueil de quatre nouvelles, dont le cadre spatio-temporel reflète la poussée de la colonisation vers l'Ouest, manifeste son intérêt pour l'étranger, l'immigrant, tous ceux qui vivent pour une raison ou une autre l'expérience de l'altérité. «Un vagabond frappe à notre porte» met en scène «le cousin Gustave» du Québec qui est accueilli dans une famille manitobaine. Sam Lee Wong, dont le nom asiatique suffit à lui seul à marquer sa différence, fait l'expérience du racisme dans un village de la Saskatchewan. «La vallée Houdou» relate l'établissement d'un groupe de Doukhobors arrivés dans le hameau de Verigin (Saskatchewan). Le récit éponyme du recueil, «Un jardin au bout du monde», est l'histoire de Martha et Stepan Yaramko, immigrants venus ouvrir la terre à la culture dans les régions jusqu'alors inhabitées de la prairie albertaine.

Le recueil frappe surtout par l'inscription dans la littérature de l'Ouest de l'immigrant chinois. Dans la longue nouvelle intitulée «Où iras-tu Sam Lee Wong?», Roy montre la déplorable réification de Sam Lee Wong, un immigrant chinois parmi tant d'autres qui s'établissent cafetiers ou blanchisseurs dans les villages des plaines. Pour les habitants d'Horizon en Saskatchewan, où Sam Lee Wong échoue, sa différence fait de cet Oriental un être à part, quasi invisible, sans conséquence. Personne ne se donne la peine de voir, au delà de l'«immense sourire du Chinois mélancolique» (Roy, 1994, p. 56), les traits de l'être humain; personne n'essaie d'abolir la distance. D'ailleurs, l'altérité des Chinois n'était-elle pas officiellement perçue à cette époque comme une véritable infériorité? En effet, la loi régissant l'immigration des Chinois admettait au Canada des hommes, mais ni femmes ni enfants (Kwong, 1984; Bolaria et Li, 1988). Cette loi discriminatoire, qui nie la vie affective des Chinois et fait d'eux des êtres inférieurs, fournit le contexte socio-culturel du récit de Sam Lee Wong, dans lequel Roy offre un discours valorisant de cet homme dévalorisé par le gouvernement et déprécié par les habitants d'Horizon. Dans les quatre nouvelles, cependant, le regard royen nous place au cœur de la perception

identitaire et nous invite à considérer ces gens qui ont émigré des quatre coins du monde comme des êtres humains à part entière. C'est ainsi que son entreprise littéraire prend valeur de combat pour tous ceux qui sont chassés de leur pays par la famine, la misère ou la persécution religieuse et dont la solitude et la marginalisation ajoutent à la séparation physique et psychologique.

Cette même préoccupation pour les immigrés et autres marginaux marque *Ces enfants de ma vie*, le dernier recueil de nouvelles que Roy publie avant sa mort. Dans une transposition littéraire de ses années d'enseignement dans les écoles du Manitoba, Roy centre chacun des six récits sur un élève d'une origine ethnique différente. Et avec ses portraits d'enfants d'origine italienne, irlandaise, ukrainienne, russe ou métisse, Roy offre ses représentations les plus touchantes de l'Autre, car elle montre l'extrême vulnérabilité d'une enfance conditionnée par l'altérité, avec les problèmes de langue, de pauvreté ou de statut social. «La rentrée» décrit le désarroi de Vincenzo qui, totalement incapable de comprendre l'anglais et encore moins de le parler, doit néanmoins s'inscrire à l'école. «L'enfant de Noël» met en scène Clair, un élève on ne peut plus pauvre, qui réussit quand même à offrir à son institutrice un cadeau de Noël. Dans «L'alouette» il est question de Nil, petit Ukrainien doté d'une voix captivante, vivant en marge de la ville dans un terrain vague. Le petit Demetrioïff est encore plus désavantagé, car aux mauvaises conditions matérielles de sa vie s'ajoute la brutalité de son père, un Russe décrit comme «un être tout petit, racorni, les yeux, rien qu'une fente dans le masque sombre du visage» (Roy, 1993d, p. 59). Quant à André Pasquier, fils d'immigrants français dont le père est parti travailler aux chantiers, il annonce qu'il devra quitter l'école pour s'occuper de sa mère, qui va accoucher, et de son petit frère. «Alors moi, va bien falloir que je garde la maison», dit-il à l'enseignante (Roy, 1993d, p. 98). La dernière nouvelle du recueil porte sur le fils d'un père blanc et d'une mère «à moitié indienne» (Roy, 1993d, p. 141). L'adolescent Médéric, né du croisement de deux races et situé au moment décisif entre l'enfance et la vie adulte, devra faire face à un conflit identitaire double.

Condamnés à vivre en marge de la société par leur incapacité à communiquer ou par leur pauvreté, ces enfants

dépossédés et leurs familles sont marqués aussi par leur statut social inférieur. Les occupations des parents sont parmi les moins valorisées. Le père de Vincento, rembourreur de métier, doit se contenter de divers travaux comme bêcher un carré de terre; celui de Johnny est égoutier l'été, chômeur l'hiver; et Demetrioïff père doit à son métier de tanneur la mauvaise odeur qui rebute tout un chacun. Quant aux mères, celle de Clair ne trouve à faire que des corvées de ménage, travail des moins rémunérés, pendant que celle de Nicolai fabrique de jolies fleurs en tissu fin ou en papier pour les vendre à bas prix aux grands magasins qui, à leur tour, les revendent cher.

L'altérité est ainsi perçue comme une véritable infériorité sociale. Sous l'apparence d'un découpage romanesque conçu pour mettre en relief les enfants, Gabrielle Roy expose au fil des textes la domination du faible par le fort, l'exploitation du pauvre par le riche. À partir de ces exemples, elle dévoile la marginalisation, voire l'exclusion, qui est l'expérience quotidienne des immigrants. Que penser du respect de l'Autre? Que dire de son accueil? Et que faire pour la femme, soumise à des tensions particulières qui proclament la double infériorité de la condition féminine? En dépeignant ces familles inféodées au malheur, Roy développe un plaidoyer implicite en faveur d'une transformation sociale et rejoint de ce fait les préoccupations sociales qui avaient marqué les débuts de sa carrière. Dans cette période de sa vie, où Roy collabore à l'hebdomadaire *Le jour*, les disparités sociales qui existent entre les riches et les pauvres font l'objet de bon nombre de ses articles; dans *Bonheur d'occasion* aussi, elle montre la pauvreté et la privation des gens miséreux de Saint-Henri; et même dans son discours de réception à la Société royale du Canada, elle a le courage d'affirmer avec ardeur la nécessité d'un changement dans l'ordre établi de la société:

[...] Saint-Henri me racontait encore une fois le gaspillage que nous avons fait de l'énergie humaine, de l'espoir humain [...] (Roy, 1996, p. 172)

[...] C'est quand même curieux [...] que ce soient toujours les ouvriers qui portent le blâme de faire monter les prix, de bouleverser l'économie. Pourquoi pas aussi les invisibles personnages que l'on imagine si difficilement derrière les hauts murs des filatures, des fabriques de Saint-Henri, loin au-delà de ces remparts de fumée, de vapeur, de roulement des machines? [...] (Roy, 1996, p. 176)

[...] Partout où je suis allée, c'était la même lassitude de vivre. Une société n'a pas méprisé, pendant des années, ses biens essentiels, le capital-travail et les ressources naturelles, sans expier durement tôt ou tard [...] (Roy, 1996, p. 179)

Pour plusieurs critiques, les portraits sympathiques d'immigrants qui parsèment les pages de Roy proviendraient d'une sensibilisation positive dès l'enfance à la condition de l'Autre. Et certes, la romancière a confirmé à maintes reprises l'influence de son père, agent colonisateur auprès du gouvernement fédéral (Roy, 1996). Il est probable aussi que les reportages qu'elle effectue pour le compte du *Bulletin des Agriculteurs* et qui la remettent en contact avec les ethnies socioculturelles de l'Ouest incitent Roy à aller à la rencontre de l'Autre. Mais nous inclinons à croire que ces immigrants reviennent avec tant d'insistance à la fin de sa carrière, dans *Un jardin au bout du monde* et *Ces enfants de ma vie*, parce qu'elle évoque aussi ses souvenirs personnels en rédigeant en même temps *La détresse et l'enchantement*. N'est-il pas vraisemblable que la sympathie que Roy éprouve à l'égard de l'Autre provienne de l'expérience vécue et d'un sentiment de solidarité?

UNE VOIX FÉMININE ET FÉMINISTE

Si Roy prône un changement dans l'ordre social, il semblerait qu'une transformation tout aussi importante est à faire dans la condition de la femme. En centrant la narration de *Bonheur d'occasion* sur Rose-Anna et Florentine, elle montre les difficultés particulières auxquelles se heurte la femme dans une société qui valorise surtout l'homme. C'est ainsi qu'elle ouvre une fenêtre sur le monde des femmes, leur place dans la société, le travail dur et accaparant que la mère chargée d'enfants doit accomplir à la maison, les problèmes de la fille-mère, victime de la réprobation sociale, voire de l'exclusion; et Roy ne manque pas de révéler les relations souvent tendues qui existent à l'intérieur de la structure familiale, entre mères et filles.

Ces mêmes préoccupations se manifestent dans ses écrits portant sur le Manitoba. Prenons comme exemple *La Petite Poule d'Eau*, œuvre dans laquelle les grossesses annuelles de Luzina (dix enfants en l'espace de quatorze ans) semblent à la surface être traitées d'une façon humoristique, comme des «vacances». Cependant, comme le souligne Monique Genuist (1966), Roy ose

lever sa voix contre cette méthode de peupler la prairie par la bouche du capucin de Toutes-Aides, qui fait des reproches sévères à Hippolyte:

[...] Les créatures n'étaient point faites pour satisfaire les passions sans frein des hommes, ni reproduire la race humaine sans arrêt, sans repos. Le bon époux prenait en considération la santé de sa femme, les difficultés de la vie [...] (Roy, 1993a, p. 230)

Il va sans dire que Roy est parmi les premiers auteurs canadiens à faire état de l'infériorité sociale de la femme et des limites qui lui sont imposées par les autorités ecclésiastiques et sociales. À cet égard, les nouvelles centrées sur Christine dans *Rue Deschambault* et *La route d'Altamont* constituent un instrument privilégié d'analyse: au fur et à mesure que la fillette fait sa découverte de la vie, elle prend connaissance de la condition féminine. Et les impressions qu'elle enregistre sur l'amour, le mariage et la maternité ne sont guère favorables. En effet, le discours de Roy semble être une mise en dérision des valeurs traditionnelles, qui veulent que l'amour et le mariage fassent le bonheur de la femme. L'amour de Georgianna est source de conflit avec ses parents, les femmes de la colonie des Blancs-Russiens sont obligées de servir leurs maris avant de se mettre à table à leur tour, et maman se voit refuser la permission de son mari pour faire un voyage au Québec. Et le sort de la religieuse n'est guère préférable à celui de la femme mariée. La phrase la plus triste de toute l'œuvre de Roy est celle qui est prononcée par l'amie d'enfance de maman, entrée dans les ordres religieux: «Moi [...] je n'ai pas d'histoire», dit Odile Constant, devenue sœur Étienne-du-Sauveur (Roy, 1993b, p. 115).

Les nombreux portraits de femmes inscrits dans les récits des œuvres manitobaines de Roy mettent en évidence leur statut d'infériorité dans la société manitobaine de l'époque, et plus généralement, dans l'Ouest canadien. Il est vrai que Roy ne dénonce pas ouvertement la condition féminine qu'elle décrit, si bien qu'on est en droit de se demander si l'image est complice ou critique de l'idéologie qu'elle véhicule. Mais pour comprendre l'optique de Roy, il suffit de se rapporter à ses propres paroles, telles que recueillies par la journaliste Alice Parizeau. Roy affirme alors ces opinions sur la maternité:

[...] il est inconcevable pour moi d'imposer à une femme des grossesses. C'est à elle de décider si elle veut, ou non, avoir un enfant. Si la liberté n'existe pas au niveau de ce choix, c'est qu'il est inutile d'en parler. C'est que c'est une notion vide de sens. C'est que la liberté n'existe pas dans ce monde (Parizeau, 1966, p. 123).

De même, elle insiste sur la «rébellion» de maman dans «Les déserteuses» (Roy, 1993b) qui, refusant d'obéir à son mari, part en voyage avec la petite Christine. Au dire de la romancière, l'épopée de cette fuite éperdue à travers le Canada, de ce trajet entre le Manitoba et le pays de son enfance, représente bel et bien la révolte de maman contre l'autorité patriarcale:

[...] Oh! d'une révolte qui peut paraître aujourd'hui bien innocente, mais qui représentait alors un véritable acte d'indépendance puisqu'il s'agissait d'un milieu très conformiste à une époque de silence [...] (Parizeau, 1966, p. 123)

Aux paroles de Roy s'ajoutent les opinions des critiques contemporains, et notamment de Patricia Smart (1988), qui documente les difficultés auxquelles la femme faisait face autrefois quand elle écrivait «dans la maison du père». Puisqu'il était alors presque impossible de critiquer ouvertement le patriarcat, les auteurs de la génération de Gabrielle Roy se limitaient à décrire la condition de la femme, laissant aux lecteurs la tâche de lire entre les lignes et d'en tirer leurs conclusions. Loin d'être révolutionnaire, son discours sur la dure condition de la femme est voilé mais insistant. Le mérite de Roy, c'est de démasquer l'image romantique de la femme et le mythe de la maternité heureuse. Elle présente une image réaliste de la femme et fait entendre sa voix.

CONCLUSION

Par sa présence sur la scène littéraire, Roy a exercé une influence indiscutable. Ses œuvres sont traduites en plusieurs langues, et beaucoup connaissent le Manitoba grâce à elle⁵. En outre, en choisissant de représenter les Franco-Manitobains dans ses œuvres littéraires, elle affirme la valeur de leur héritage culturel et de leur langue. Et pour Roy elle-même, en tant que membre de cette minorité francophone du Manitoba, l'acte d'écrire lui permet non seulement de valoriser son «espèce» mais aussi de compenser l'altérité de sa jeunesse, vécue sur le

mode du complexe et du déchirement. Bref, à plusieurs égards, son écriture garde indiscutablement les traces de ses origines franco-manitobaines. Mais la voix inclusive de Roy reflète aussi la mosaïque culturelle de l'Ouest canadien; si bien que, par son plaidoyer en faveur des immigrants, souvent pauvres et marginalisés, elle sort du repli ethnique pour parler au nom de l'Autre. Il est important de noter que Roy est parmi les premiers écrivains à inscrire dans le texte cet Autre d'origine ukrainienne, islandaise, juive ou chinoise et à lui donner une voix.

Soulignons pour conclure que, par sa vie aussi bien que dans son œuvre, Roy contribue à promouvoir l'image d'un nouveau type de femme. En poursuivant sa carrière comme reporter et comme romancière, elle dessine une figure de femme indépendante, capable d'assumer sa liberté et de dépasser les limites du rôle traditionnel. Elle rejette le conformisme féminin et refuse de devenir la femme stéréotypée de son époque, dépourvue de statut social, assujettie aux structures masculines des autorités religieuses, sociales et politiques. Dans ses textes littéraires, sa voix commente en sourdine son portrait de la femme traditionnelle; elle fait une critique implicite de l'idéologie qui prévalait à son époque et qui ne permettait guère à la femme d'être une personne à part entière.

NOTES

1. Pour la vie de Roy, en plus de l'autobiographie mentionnée ci-dessus, voir la biographie de François Ricard, *Gabrielle Roy, une vie* (Ricard, 1996).
2. Propos de Lise Brémault, conservatrice de l'exposition *En paroles et en gestes: portraits de femmes au Manitoba français*, cités dans le document de présentation de l'exposition.
3. Lise Brémault, énoncé de la conservatrice.
4. Liliane Rodriguez (1996) documente les nombreux exemples du parler régional, «tissu linguistique et social», qui émaillent les deux premiers romans manitobains de Roy: *La Petite Poule d'Eau* et *Rue Deschambault*.
5. L'œuvre de Roy a été traduite dans plusieurs langues. Il est à remarquer, à titre d'exemple, que la nouvelle «De la truite dans l'eau glacée», le dernier récit de *Ces enfants de ma vie*, est condensée et traduite en une douzaine de langues pour paraître dans les numéros internationaux du *Reader's Digest*: «Médéric», édition canadienne, vol. 64, n° 384, juin 1979, p. 163-203; «First Love»,

édition canadienne, vol. 115, n° 688, août 1979, p. 159-188; «Child of my Heart», édition américaine, vol. 115, n° 689, septembre 1979, p. 235-263; «La souffrance du premier amour», édition française n° 396, février 1980, p. 175-204; édition suisse, n° 2, février 1980, p. 131-158. La nouvelle paraît en portugais au Brésil et au Portugal, en allemand, en arabe, en chinois, en coréen, en japonais, en hollandais, en norvégien, en danois, en suédois et en finlandais.

BIBLIOGRAPHIE

- BOLARIA, B. Singh et LI, Peter S. (1988) *Racial Oppression in Canada*, Toronto, Garamond Press, 272 p.
- GENUIST, Monique (1966) *La création romanesque chez Gabrielle Roy*, Ottawa, Cercle du livre de France, 174 p.
- HARVEY, Carol J. (1993) *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 273 p.
- KWONG, Julia (1984) «Ethnic Organizations and Community Transformation: The Chinese in Winnipeg», *Ethnic and Racial Studies*, vol. 7, n° 3, p. 374-386.
- PARIZEAU, Alice (1966) «Gabrielle Roy, la grande romancière canadienne», *Châtelaine*, vol. 7, n° 4, p. 44, 118, 120-123, 137 et 140.
- RICARD, François (1996) *Gabrielle Roy, une vie*, Montréal, Boréal, 646 p.
- RODRIGUEZ, Liliane (1996) «Sous la parole, le parler: place et fonction de la langue régionale dans *La Petite Poule d'Eau* et *Rue Deschambault*», dans FAUCHON, André (dir.) *Colloque international «Gabrielle Roy»*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 449-457. (Actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de *Bonheur d'occasion* qui a eu lieu au Collège universitaire de Saint-Boniface du 27 au 30 septembre 1995)
- ROY, Gabrielle (1939) «Comment nous sommes restés Français au Manitoba», *Je suis partout*, n° 456.
- _____ (1940) «Où en est Saint-Boniface», *La Revue populaire*, vol. 32, n° 9, p. 68.
- _____ (1954) «Souvenirs du Manitoba», *Mémoires de la Société royale du Canada*, tome 48, 3^e série, 1^{re} section, p. 1-6.
- _____ (1978) *Bonheur d'occasion*, Montréal, Stanké, 396 p.
- _____ (1988) *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal, 505 p.
- _____ (1993a) *La Petite Poule d'Eau*, Montréal, Boréal, 269 p.
- _____ (1993b) *Rue Deschambault*, Montréal, Boréal, 265 p.

_____ (1993c) *La route d'Altamont*, Montréal, Boréal, 164 p.

_____ (1993d) *Ces enfants de ma vie*, Montréal, Boréal, 191 p.

_____ (1994) *Un jardin au bout du monde*, Montréal, Boréal, 178 p.

_____ (1996) *Fragiles lumières de la terre*, Montréal, Boréal, 255 p.

SMART, Patricia (1988) *Écrire dans la maison du père: l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Éditions Québec / Amérique, 337 p.